

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE ROI DES VOLEURS

PREMIERE PARTIE — MORTE OU VIVANTE

I

CE QUI SE PASSA LE 3 MAI 1718 AU GRAND CHATELET

Le jour baissait, un valet apporta des lampes dans une petite pièce située entre le salon et le cabinet du lieutenant général de police. Là travaillait un secrétaire nommé Louis Imbert.

Un grand jeune homme, d'élégante tournure, dont la physionomie expressive et fine portait dans la pâleur du front, l'éclat sévère des yeux, la marque d'une grande fatigue, ou de quelque peine secrète.

Dès que la lampe eut projeté sa lumière sur son bureau, Imbert détacha d'un tas de papiers le brouillon d'une ordonnance que son maître venait de lui remettre et en prit connaissance. Mais comme si ce papier eût contenu un poison d'émanation subtile, à peine y eut-il à la main, à peine y eut-il jeté les yeux, qu'il se renversa sur son siège en poussant un cri étouffé... Il avait lu :

« Ce jour d'aujourd'hui, etc... Nous, comte René Voyer d'Argenson, etc... Après avoir entendu le rapport des quatre docteurs médecins de la Faculté de Paris, MM. Hamel, Vauthier,

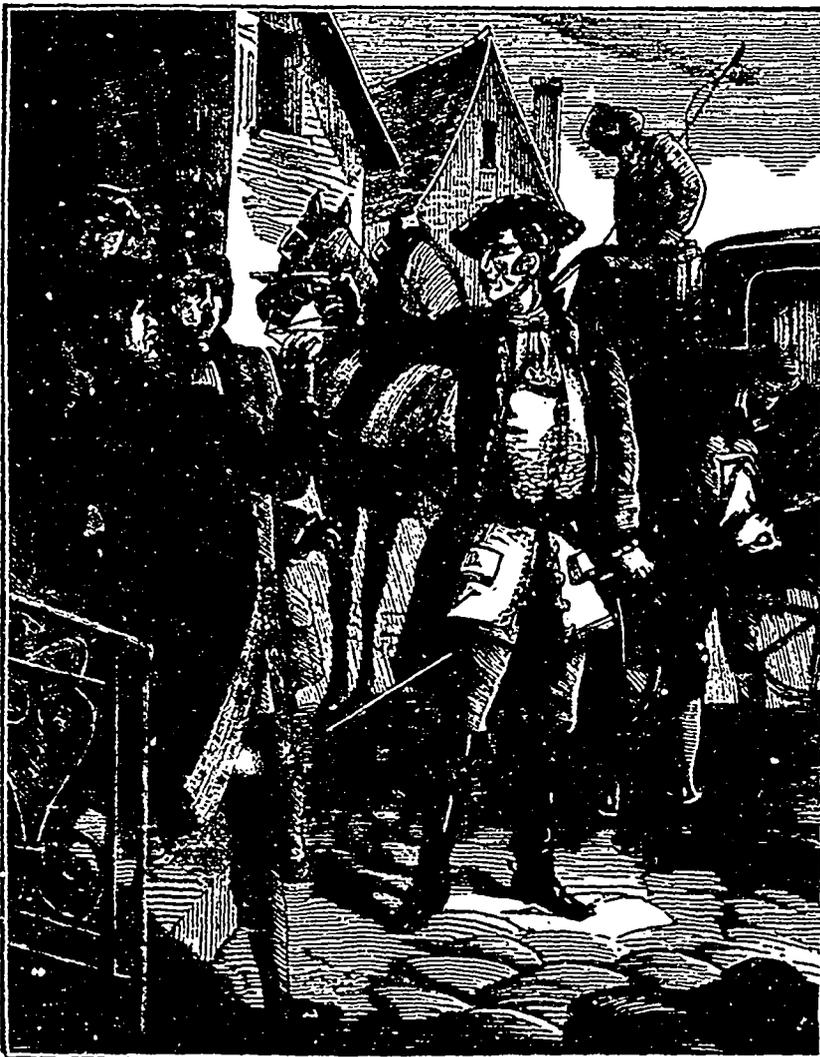
Duchemin et Lespinois, chargés par nous de rechercher les causes de la mort de demoiselle Marie-Emmeline de Fulda...

A ces mots, la surprise, la douleur, l'avaient interrompu.

—Quoi ! s'écriait-il, Emmeline !... Morte !... En quelques jours !... A seize ans !... Est-ce possible ?

Et il reprenait le funèbre papier, le relisait sans en pouvoir croire ses yeux, puis continuait sa lecture :

« Considérant que trois des docteurs médecins sus-nommés concluent sur les présomptions les plus graves et les plus sérieuses à faire l'autopsie du corps de la demoiselle Marie-Emmeline...



Place ! au nom de Cartouche !...

—Oh ! mon Dieu ! interrompit encore le secrétaire bouleversé au point de se parler tout haut, et c'est moi, moi, que l'on choisit pour transcrire cette ordonnance ?... Écrire cela... Je pourrai-je jamais ?

L'infortuné, tremblant et blême, abandonna l'ordonnance et demeura comme anéanti.

Au même instant un bruit de voix se fit entendre ; et M. d'Argenson recoudissant un visiteur continua avec lui dans le bureau une conversation des plus animées.

—Que voulez-vous, docteur, disait-il, votre opinion n'est partagée par aucun de vos confrères ; les recherches suivront leur cours.

—Monsieur le comte, je ne crains pas l'autopsie, elle tuera la malade, c'est possible mais elle sera mon triomphe, elle prouvera que cette jeune fille n'est pas morte.

—Oh ! monsieur, que dites-vous ? s'écria Imbert en se dressant tout

à coup. Elle n'est pas morte ? Expliquez-vous !

Le médecin le regarda avec surprise :

—Non, mon ami, dit-il, elle n'est pas morte, j'en réponds, je le jure. L'état dans lequel elle est plongée dissimule la vie sous les caractères apparents de la mort...

—Et vous risquez à la sauver ?

—S'il était en mon pouvoir de le faire, je ne le ferais pas ; je n'en ai plus le droit. On croit à un empoisonnement. Mes savants confrères appuient cette opinion ; je m'incline devant leur arrêt et devant l'ordonnance de M. le lieutenant de police.

—Et vous ferez bien, Imbert, d'imiter la modestie et la discrétion de M. le docteur Lespinois, ajouta le comte d'un ton sévère. Venez docteur.

Les deux personnages s'éloignèrent, laissant le jeune secrétaire en proie au plus violent désespoir.

Cette jeune fille, il l'aimait. Il l'aimait ; et, sans que rien l'y eût préparé, il apprenait qu'elle était morte ; puis un instant après on le rejetait dans un doute plus affreux encore. Sa mort n'était qu'apparente et on allait la livrer vivante aux scalpels de trois docteurs ignorants.

—Ah ça ! Imbert, fit tout à coup M. d'Argenson rentrant dans le bureau, que signifie et l'air décomposé que je vous vois et votre intervention indiscrète dans ma conversation avec ce médecin ? Quel intérêt si grand pouvez-vous prendre au sort de cette demoiselle ? La connaissez-vous seulement ?

—Oui, monsieur le comte.

—Comment cela ?

—Je l'ai vue très souvent.

—Ah ! oui, je comprends, au couvent de Chaillot, dont elle n'était sortie que depuis un mois environ, et où vous m'accompagnez, lorsque je vais présenter mes hommages à madame l'abbesse. N'est-ce pas ?

—Oui, monsieur le comte.

—Vous seriez-vous permis de lui adresser la parole ?

—Je l'avoue.

—Et elle a daigné vous répondre ?

—Elle a volontiers échangé quelques paroles avec moi.

—Voilà qui est abominable. Et vous avez trahi ma confiance, Imbert. Mais il n'y a qu'à pouffer de rire à voir la mine que vous faites... On dirait vraiment...

—Que je l'aime... Oui, monsieur.

—Vous êtes fou. A quoi songe un garçon comme vous, sans naissance et sans fortune, d'aimer une demoiselle de Fulda ?

—Monsieur le comte, l'amour ne connaît pas les distances du rang et de la fortune.

—Enfin vous êtes assez puni de votre outrecuidance. Elle n'est plus...

—Peut-être !

—Bast ! C'est le docteur Lespinois qui soutient cela, mais ses confrères sont d'un avis contraire.

—Mais, monsieur...

—Qu'est-ce ? interrompit sèchement d'Argenson.

—Permettez-moi, fit le jeune homme en baissant la voix, de vous demander un renseignement. — Mademoiselle de Fulda était malade ?

—Il paraît.

—Qui accuse-t-on de l'avoir empoisonnée ?

—Ocei passe toute mesure, mon cher ; sachez cependant qu'un certain Ratiboule qui la soignait est actuellement sous les verroux. — Maintenant, au travail, monsieur Imbert, que je puisse signer l'ordonnance avant de sortir.

II

LE DOCTEUR RATIBOULE

Il lui fallait donc transcrire cette odieuse ordonnance, ou perdre sa place et, bien pis, manquer à un maître qui avait été

bon pour lui, qui l'avait recueilli, enfant perdu de la besogne, sans avenir, presque sans pain. Il ne connaissait pas l'indépendance du cœur. C'était un bon et loyal garçon, petit par la fortune, mais grand par le caractère.

Il se mit donc courageusement à l'ouvrage, puis il alla déposer son travail sur le bureau de son maître. Mais, cela fait, il rompit sa chaîne, et s'élança dehors pour pleurer à son aise, soulager le trop-plein de sa douleur et chercher ce qu'il avait à faire.

Dégringolant un escalier de service, il se trouva dans la cour du Grand-Châtelet. Elle n'était éclairée que par les étoiles. On était en mai, au temps où l'air est doux, où le rossignol chante... Mais, dans la sombre cour, on ne percevait rien du monde que ses tristesses, ses misères et ses horreurs.

Le jour, cette sorte de préau, à certaine heure, fourmillait de robes noires, de perruques bizarres, de gens de la chicane et de la justice ; le soir, cette cour déserte était funèbre. Mais c'était bien le lieu qu'il fallait à un désolé pour pleurer, et il l'arpentait ayant devant les yeux la radieuse image de la belle pensionnaire de Chaillot, de la gracieuse jeune fille qui ne rougissait, en causant avec lui, que du plaisir de l'entendre. La dernière fois qu'il l'avait vue, il ne lui avait pas dit qu'il l'aimait, mais nul doute qu'elle ne l'eût deviné, et cependant, en lui disant adieu, elle avait abandonné à ses lèvres le bout des doigts.

Elle quittait le couvent, non sans regret. Elle était orpheline, ne savait rien du monde, qui lui inspirait autant de crainte que de curiosité. Son oncle, M. de Fulda, chez qui elle allait habiter, lui était presque inconnu. Depuis son départ de Chaillot, Imbert ne l'avait plus qu'entrevue.

A cette heure, sa mémoire la lui représentait telle qu'elle était au couvent, radieuse de jeunesse et de beauté. Il ne pouvait croire qu'elle fût morte.

Lorsqu'il eut recouvré son sang-froid, il se dit qu'il était temps d'agir et que ce qu'il avait de mieux à faire était de voir le médecin Ratiboule. Cet homme était détenu au Grand-Châtelet. Un secrétaire du lieutenant de police pouvait le voir à toute heure. Il se rendit donc chez le guichetier principal et lui dit de le conduire près de Ratiboule.

Jean Laroche, le guichetier, un vieil ivrogne dont nous aurons souvent à parler, prit, en bougonnant, un trousseau de clefs, une énorme lanterne de corne, et suivit monsieur le secrétaire.

Ils se dirigèrent vers le bâtiment du côté de la Seine et y pénétrèrent par la tour de l'Ouest. Le rez-de-chaussée de cette tour était une sorte de vestibule des cachots souterrains, creusés au niveau de la Seine, et de plusieurs oubliettes. Ceux qu'on jetait là étaient ou des ennemis, ou des gens qui n'inspiraient aucune pitié. De la tour, ils descendirent une douzaine de marches, suivirent de droite à gauche une longue et noire galerie, puis le guichetier ouvrit une porte en disant :

—C'est ici.

—Donnez-moi votre lanterne, dit Imbert, et attendez-moi dehors, j'ai à lui parler en particulier.

Le jeune homme entra dans le cachot et tira la porte sur lui. A la lueur de sa lanterne il distingua un homme couché sur une botte de paille.

—Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il.

—Je suis le docteur Ratiboule.

—Bien. C'est vous qui soignez mademoiselle Eumélino de Fulda ?... De quelle maladie est-elle morte ?

—J'ai déjà répondu à cette question ; elle n'est pas morte. Mais à qui ai-je l'honneur de parler ?

—À un secrétaire de M. d'Argenson, et une personne qui s'intéresse le plus vivement à mademoiselle de Fulda.

—C'est bien malheureux pour elle et pour moi, répondit le prisonnier. Les chirurgiens vont la tuer et le danger que je cours n'est pas moins grand que le sien.

—Si, comme vous le prétendez, mademoiselle de Fulda n'est qu'endormie, je veux à tout prix la sauver. Il faut que vous m'aidiez.

—Il faut !... fit Ratiboule.

—Oui, c'est votre intérêt. J'ai l'oreille du lieutenant de police, la bienveillance de plusieurs magistrats, je puis vous servir près d'eux.

—Ce n'est pas assez.

—Comment !... Vous épargner la corde ?

—Ce serait quelque chose pour moi, mais cela ne pourrait servir à cette demoiselle qui serait déjà mise en morceaux avant que mon procès fût commencé. Écoutez moi, monsieur. C'est moi qui ai endormi cette jeune fille, et seul je puis la réveiller. Pour la sauver, il faut que vous me fassiez sortir d'ici.

—Je ne le puis, répondit Imbert avec accablement. Je ne puis trahir M. d'Argenson à qui je suis attaché par les liens sacrés de la reconnaissance.

—Et par reconnaissance pour ce monsieur vous laisserez périr cette adorable jeune fille ? fit Ratiboule avec ironie.

—Ah ! ne me tentez point !... Mais ne pouvez-vous me vendre le secret de votre art pour l'arracher à cette mort apparente ? Pour cela ma vie et tout ce que je possède, je suis prêt à le donner.

—Êtes-vous riche ? fit Ratiboule.

Imbert tressaillit de saisissement.

—Non, répondit-il, mais j'ai de côté une somme assez ronde. Quinze mille livres.

—C'est peu, dit le médecin.

—Demain elles sont à vous, si vous me donnez le moyen de sauver Emmeline.

—Je n'en ai pas besoin ; qu'en ferais-je dans ce cachot ? Mais je vais vous en indiquer l'emploi. Le sommeil cataleptique dans lequel est plongé mademoiselle de Fulda est dû à des pratiques qui ne sont connues que de moi et d'un ami qui a été, comme moi, instruit par des bohémiens. Je puis vous adresser à lui.

—Oh ! monsieur ! s'écria Imbert en s'élançant vers le prisonnier et lui prenant les mains, que je vous serais reconnaissant !

—Allons, c'est bien ! fit Ratiboule d'un ton protecteur ; j'accrois à vos bons sentiments, mais n'oubliez pas d'offrir comme honoraires vos quinze mille livres à mon ami.

—Où le trouverai-je ? Et qu'il est son nom ?

—Ce soir, reprit Ratiboule, si vous êtes libre — et dans le plus grand secret — vous vous rendrez au faubourg Saint-Laurent, à l'auberge du "Pistolet." Le lieu est assez mal famé, d'aspect peu engageant ; les abords d'en sont pas plus sûrs que la plupart des rues de Paris ; mais vous vous habillerez comme un homme du peuple, vous prendrez vos armes et, en entrant au "Pistolet," vous mettrez un masque...

—Un masque ? fit Imbert avec étonnement.

—Là vont souvent des individus qui n'aiment pas les gens du Châtelet. Vous frapperez ; on vous demandera qui est là ?... Vous répondrez : "fanandel." Vous entendez ?

—Oui, très bien, "fanandel," répéta Imbert.

—Vous demanderez le Bourguignon. S'il n'est pas là, vous l'attendrez. Il ignore que j'ai suis ici. Vous lui direz ce que vous savez de moi et ce que vous espérez de lui. Enfin voici un signe de reconnaissance, ou de passe, qui porte le numéro 130 ; il prouvera que vous venez de ma part.

Ratiboule tira de ses cheveux une petite médaille de plomb qu'il remit à Imbert en ajoutant :

—Voilà, monsieur, tout ce que je puis faire pour vous. Bon courage et vous sauverez mademoiselle Emmeline.

Imbert se disposait à se retirer, quand Ratiboule s'écria :

—Ah ! j'allais oublier l'avis le plus important. "Méfiez-vous du comte de Fulda, comme d'un ennemi mortel ?..."

—Bien, merci. Je pars. Le salut de mademoiselle de Fulda assurera le vôtre.

Sur ces mots Imbert rejoignit le gâlier.

III

L'AUBERGE DU PISTOLET

Le jeune secrétaire emportait de cet entretien une opinion assez fâcheuse du médecin de la maison de Fulda. Ce Ratiboule lui faisait l'effet d'un coquin qui avait servi à quelque machination criminelle. Mais il n'avait le choix ni des hommes ni des moyens, et, prêt à jouer sa vie, il s'élança par la voie ténébreuse qui lui était indiquée, après avoir pris le costume, les armes, le masque recommandés, il se mit en route.

En effet, le faubourg Saint-Laurent, boueux, misérable, sans lanternes, n'était pas le soir très rassurant. Cependant, les bourgeois ne s'y aventurant guère, les voleurs y habitaient sans y travailler. La nuit venue, ils descendaient dans Paris ; et par ce qui se passe de votre temps dans nos rues bien éclairées et confiées à la garde d'une police nombreuse, jugez de ce qui pouvait se passer dans les rues de 1718, presque sans lumière et sans police.

Imbert arriva donc sans mésaventure à l'auberge du "Pistolet." Il reconnut l'établissement à son enseigne emblématique : un énorme pistolet de bois peint suspendu à une barre de fer et surmonté d'une pie empaillée à laquelle il servait de perchoir.

—Pie et pistolet, vol et assassinat !... De moins en moins rassurant, pensa-t-il.

Il heurta au coupe-gorge. La porte s'ouvrit et il se trouva dans une salle. Là des hommes buvaient avec des femmes, aux couleurs rougeâtres de chaudières qui mêlaient leurs fumées à celle du tabac.

Il alla droit au cabaretier, le sieur Mignot, qui se tenait derrière une table chargée de brocs de bois et de gobecres d'étain de toutes les dimensions.

—Où est le Bourguignon ? lui demanda-t-il.

Mignot le considéra un instant d'un air méfiant, puis, lui indiquant une porte près de son comptoir : — "Toicaille," lui dit-il (ici.)

Il n'y avait plus à reculer, s'il en eût eu l'envie. Il poussa une porte sans loquet qui, d'elle-même, par un ressort, se referma derrière lui. Il était à l'entrée d'un long couloir, éclairé de loin en loin par des lampes fumeuses : l'avenue d'un coupe-gorge. Il s'y hasarda.

Le couloir descendait en pente rapide à une profondeur qui eût exigé cinquante marches d'escalier. Imbert se rappelait qu'il était près de la Courtille, où se trouvent de grandes carrières souterraines et abandonnées. À mesure qu'il descendait la pente devenait plus raide, l'espace plus étroit. Il se retenait

aux parois pour ne pas tomber. Tout à coup le couloir fit un coude et, en tournant, Imbert arriva en face d'une rotonde souterraine, dont les voûtes élevées disparaissaient sous le voile bleuâtre de la fumée des torches et des flambeaux. Le spectacle était fantastique et saisissant.

Au fond, sur une estrade de planches posées sur des tonneaux, se promenait en gesticulant un escogriffe de six pieds, vêtu d'un costume militaire, coiffé du feutre à panache et portant les pistolets à la ceinture. Devant lui, sur un drap, cent objets divers accumulés : bijoux, bourses, tabatières, épées, pièces d'orfèvrerie, argenterie. Et tout autour en demi-cercles une clique de gens de toutes sortes, vêtus les uns de guenilles sordides, les autres d'honnêtes paletots de drap, d'autres même des costumes les plus élégants d'officiers et de gentilshommes. Marchands et bohèmes, ouvriers et mandians, homme d'épée... et je crois même de police, il y avait là, semblait-il, des gens de toutes classes. Cependant, même à première vue, on n'eût pu prendre cette réunion pour une assemblée d'actionnaires.

Comme Imbert s'était arrêté en contemplation, une main s'appuya familièrement sur son épaule. C'était la main d'un homme de garde.

— Eh bien ! aboules-tu ? lui demanda cet homme.

Il se souvint de la médaille de plomb du prisonnier et la présenta. Le garde y jeta un coup d'œil, mais, considérant ensuite le nouveau venu, il grommela :

— Qu'est-ce que ça veut dire ?...

Et donna un coup sifflet. Aussitôt le chef, qui pérorait sur l'estrade, s'interrompit et toutes les têtes se retournèrent vers l'entrée de la caverne, avec effarement.

Imbert, payant d'audace, s'avança vers l'assemblée ; mais sur un signe impératif du chef il dut s'arrêter.

— Halte ! Quel est ce " faraul " (ce monsieur) ?

— Dâron, dit l'homme de garde, c'est le numéro 130.

— 130, c'est Ratiboule ; mais Ratiboule est pincé, au Châtelet.

— J'en viens, dit Imbert, je le quitte à l'instant ; c'est votre ami qui m'a remis ce signe de reconnaissance.

— Ou c'est toi qui le lui as volé, fit le chef. Qui es-tu ? A bas le masque !

— Un instant ! répliqua Imbert. Je garde mon masque et je ne le quitterai que pour celui que je viens voir.

— Et qui donc ?

— Le Bourguignon.

— Il n'est pas ici, mais c'est moi qui le remplace ; parle, que lui veux-tu ?

— Je n'ai affaire qu'à lui. Je l'attendrai.

— Qui-da ! tu l'attendras, si je veux bien et quand je saurai qui tu es. Allons, à bas le masque !

— A bas le masque ! crièrent des voix nombreuses.

Un homme, à ces cris se leva, et brusquement arracha le loup de soie de l'intrus. Alors de divers points à la fois éclatèrent des explosions de rage :

— C'est une mouche !... A mort le traître ! A mort la mouche de d'Argenson !...

D'anciens détenus le reconnaissaient. En un instant, il se vit entouré d'une bande de furieux prêts à le mettre en pièces. Sa voix n'était plus entendue et c'eût été fait de lui si le chef ne l'eût protégé.

— Allons ! la Vache, criait-il ; allons ! le Manchot, laissez cet homme. Capricieux, tu ne me l'enlèveras pas.

— Je l'ai vu au Châtelet, répondait le Capricieux. J'enverrai sa tête à d'Argenson.

— Mais, " fanandella (compagnon)", reprenait le chef, laissez-le " jaspiner." Voyons, coquin, parle, que viens-tu faire ici ?

— Je viens, répondait Imbert, de la part de Ratiboule parler au Bourguignon.

— Connais-tu le Bourguignon ?

— Non, je ne l'ai jamais vu.

— Penses-tu nous faire croire que c'est pour rendre service à nos amis que tu viens ici ? Je vais t'apprendre une chose que tu ignores, c'est que celui qui n'est pas des nôtres et s'aventure dans cette salle n'en sort pas vivant. Si tu as pour deux liards de bon sens, tu dois comprendre que c'est trop juste.

— Pas tant de paroles, dit en argot un bandit nommé le Beau-Parisien, nous allons le prendre par les pattes et le livrer aux femmes, il y en a là haut des " magnucos " et des " ponissas " (des galantes et des bolles). La Belair, la Néron, la Galette, la Mion, la Tapu-dru et la Déguouleton. Qu'on les fasse descendre et on finira gaiement la séance de la " sorgue au luisant " (du soir au matin).

La proposition fut acclamée. C'était à frémir, car, livré à ces harpies, le condamné était déchiré à coups d'épingles et brûlé à petit feu avec des raffinements cruels.

Balagny — c'était le nom du chef — abandonna Imbert à son sort. Le malheureux fut entraîné d'un côté où une longue corde, destinée aux exécutions, était fixée par un crochet à la voûte. En même temps quelques hommes étaient allés chercher les filles restées dans le cabaret. Déjà l'on fouillait la victime et l'on s'apprêtait à la déshabiller lorsque plusieurs bandits s'écrièrent :

— Le voilà ! Le voilà !

M. Balagny, qui s'était éloigné un instant, reparut avec un nouveau personnage à qui il disait :

— Tu arrives à temps ; on allait lui couper le sifflet.

C'était le Bourguignon.

A son apparition, Imbert fut aussitôt délivré et tout le monde s'écarta avec une sorte de crainte.

— Vous avez demandé le Bourguignon, dit le nouveau venu au jeune homme, c'est moi.

Imbert, presque défaillant d'épouvante, resta un moment sans pouvoir articuler une parole. L'autre, qui s'amusait prout-être de sa mine piteuse, le regardait en souriant et lui disait :

— Remettez-vous, mon ami ; qui sait ? Peut-être ne serez-vous pas pendu. Cela altère, n'est-ce pas, une cravatte de chanvre ? On me l'a toujours dit. Cela dessèche le gosier... Eh bien, allez-vous mieux ? Vous avez de la chance que je n'aie pas attrapé d'entorse en chemin, vous la danseriez à cette heure, camarade. — Allons, donnez-moi le bras et dites-moi à quoi je dois l'honneur de votre visite.

En parlant aussi, le Bourguignon entraîna le jeune homme dans un coin de la caverne.

IV

BOURGUIGNON

Ce personnage fit sur le secrétaire de d'Argenson une impression assez heureuse, malgré le milieu où il le rencontrait et son air narquois dans un moment qui prêtait si peu à rire.

C'était un homme de vingt-cinq ans, de taille moyenne, svelte, un peu maigre, mais bien proportionnée. Son allure dégagé

gée portait avec élégance l'habit de velours et l'épée de l'homme de qualité. Sa coiffure poudrée, son visage soigneusement rasé, ainsi que le voulait la mode, lui donnaient un air presque féminin ; mais ses yeux noirs, vifs et toujours inquiets, avaient parfois des éclairs et des regards d'une dureté effrayante ; son nez un peu camus était d'une sensualité brutale, et l'ironie laissait au coin de ses lèvres un pli amer. De ces traits divers résultait une physionomie mobile : avenante dans les moments de bonne humeur, inquiétante, douteuse au repos, et terrible, effrayante dans la passion.

Certainement Imbert ne vit point de prime abord tant de choses, mais il trouva bon accueil dans un moment désespéré, il se sentit renaitre et fut tout expansion.

—Je ne sais pas qui vous êtes, monsieur Bourguignon, dit-il, mais quelque chose en moi me crie que je puis avoir confiance en vous. Je vais donc vous parler à cœur ouvert.

—Parlez, jeune homme, moi aussi je me sens prévenu en votre faveur et je suis certain que, pour venir ici, il vous a fallu des raisons bien graves. — Mais d'abord, qui êtes-vous ?

—Je suis Imbert, secrétaire de M. d'Argenson.

—Très bien, fit Bourguignon avec une satisfaction évidente. Maintenant veuillez me dire, monsieur le secrétaire, à quoi je dois l'honneur de votre visite.

—Hier soir, j'appris que mademoiselle Emmeline de Fulda, nièce du comte de Fulda, que vous connaissez peut-être...

Bourguignon fit un signe d'approbation.

—Que cette demoiselle était morte et que sur une accusation d'empoisonnement on avait arrêté son médecin, M. Ratiboule. Je connais mademoiselle de Fulda ; — je l'aime, je le dis à vous, parce que je suis décidé à tout dire. Jugez de mon effroi lorsqu'en recevant à la copie une ordonnance qui autorisait l'autopsie, j'entendis un médecin soutenir qu'elle n'était que dans un état de mort apparente.

—En effet. Oui, oui ; poursuivez.

—Je résolus de voir le docteur Ratiboule, je descendis dans son cachot et il me confirma l'opinion de l'autre médecin. " Je l'ai endormie, me répondit-il, par des pratiques qui m'ont été enseignées par des bohémiens, "

—C'est vrai, fit Bourguignon.

—Vous saviez cela ?

—Allez toujours. Après ?

Alors le jeune secrétaire raconta fidèlement son entretien avec le docteur, puis il termina en disant :

—Et il me donna les instructions nécessaires pour parvenir jusqu'à vous...

Bourguignon, les paupières mi-closes, paraissait réfléchir. Imbert tournait vers lui un regard inquiet et interrogateur.

—M. Ratiboule, reprit Imbert, m'aurait-il donné trop à espérer ?

—Non, fit Bourguignon ; mais, en le délivrant, vous auriez simplifié les choses. Ratiboule est un homme très fort fort... Vous m'entendez ?... très fort. Il possède des secrets d'une puissance merveilleuse. Il a travaillé avec le chimiste Humbert et le Régent. Il m'a parlé de cette demoiselle et de son oncle... Ne vous a-t-il rien dit de ce dernier ?

—Si ; il m'a dit : Méfiez-vous du comte de Fulda comme d'un ennemi mortel. Mais j'étais tellement ahuri, affolé que je ne lui ai pas demandé l'explication de cet avis.

—C'est fort simple, je me la rappelle à l'instant ; la voici :

—La demoiselle est orpheline ; elle est sortie du couvent à sa majorité et est allée habiter chez son oncle, où l'a rejointe une

vieille et dévouée nourrice... dont nous reparlerons. Mademoiselle Emmeline est héritière d'une immense fortune ; son oncle, un roué, perdu de dettes et de vices, a convoité ses biens. Trop vieux pour l'épouser, il a songé à hériter d'elle, en se couvrant de la responsabilité d'un pauvre médecin, sans notoriété, comme mon ami Ratiboule. Mais Ratiboule l'a pénétré et, tout en soignant ses honoraires, a résolu de sauver la vie à cette jeune fille en évasant à tant de tures. Avant qu'une main criminelle lui eût versé un poison qui aurait du même coup enlevé un ange au ciel et un docteur au bout d'une corde, il l'endormit...

—Grand Dieu ! fit Imbert.

—Il la sauva !...

—Oh ! qu'il soit béni !

—Ou récompensé plutôt... récompensé. Je connais Ratiboule ; il aimerait mieux cela. Et vous auriez bien fait de le faire évader ; il le méritait.

—Mais vous, monsieur, dit le jeune homme, ne pouvez-vous...

—Quand doit-on procéder à l'autopsie ? fit brusquement Bourguignon.

—Demain. J'ai présenté l'autorisation ce soir à la signature de M. d'Argenson. Les médecins ne la recevront que le matin vers neuf heures.

—Où procédera-t-on à l'autopsie ?

—Chez M. de Fulda.

—Vous connaissez le comte ?

—Nullement.

—Comment pénétrerez-vous jusqu'à celle que vous aimez ?

—Je n'aurais jamais osé m'introduire chez elle.

Bourguignon sourit.

—Singulier amoureux !... Ah ça, que feriez-vous donc pour elle ?

—Je donnerais ma vie. Ne l'ai-je pas exposée en venant ici ? Mais vous, ne pourriez-vous...

—Je puis tout, interrompit Bourguignon avec une simplicité et une assurance écrasante.

—Vous la sauvez ? fit le pauvre amoureux, palpitant.

—Oui. Et pour cela je ne vous demande ni votre sang ni votre fortune. Je ne veux rien...

Imbert le considéra comme un génie bienfaisant ; son cœur se dilatait ; mais l'autre ajouta :

—Rien que les liens sacrés de la reconnaissance.

Et ces mots, pleins de vagues mais terribles menaces, tombèrent comme un bloc de glace sur le secrétaire de M. le lieutenant de police.

—Oh ! croyez bien, monsieur, répondit-il tout tremblant.

Il avait entrevu déjà la profondeur de l'abîme où il mettait les pieds ; il avait voulu l'oublier, mais Bourguignon le lui montrait et lui disait : Vous y descendrez avec moi, pour y chercher le salut d'Emmeline...

Ah ! le malheureux qui avait refusé de faire évader Ratiboule, ne voulant pas, disait-il, briser les liens qui le retenaient à son premier bienfaiteur, où en était-il à cette heure ? Non seulement il allait s'allier à un homme sans cœur, mais devenir son complice...

Amour, amour ! quand tu nous tiens !...

Bourguignon devina ses impressions et reprit :

—Je crois voir que vous m'avez compris, monsieur le secrétaire.

Imbert baissa la tête.

—Demain donc... ou, pour mieux dire, ce matin... car

nuit est avancée... je me charge d'enlever mademoiselle de Fulda. Je ne puis la réveiller chez elle. Et, d'ailleurs, si cela était possible, je serais insensé de le faire. Je ne la sauverais de l'autopsie que pour la livrer de nouveau à son oncle, son ennemi mortel. N'est-ce pas votre opinion ? Rappeliez-vous.

—Oui, monsieur. Mais quels moyens emploieriez-vous pour l'enlever ?

—C'est mon affaire.

—Et où la transporterez-vous ?

—Dans une maison à moi.

—Pas ici ?...

—Je n'aurai garde ! Je ne suis ni assez sot ni assez dépourvu de ressources. Je n'habite pas un bouge et je possède à Paris plusieurs hôtels entièrement disponibles et meublés avec autant de goût que de richesse. Mais vous le verrez ; car vous viendrez sans doute assister à la résurrection de cette jeune fille.

—Oh ! ce serait un bonheur inespéré... Alors je devrai vous accompagner à l'hôtel de Fulda ?

—Si vous le voulez, mais ce n'est pas nécessaire. A quoi bon vous montrer là et vous compromettre dans une semblable affaire ?... Je vous ferai prévenir, ou j'irai moi-même vous chercher lorsqu'elle sera en sûreté. Voyez vous, je comprends très bien la prudence que vous dicte votre situation au Grand-Châtel et. Je n'ai pas d'intérêt à vous perdre. Il est déjà assez regrettable que vous vous soyiez montré au milieu de cette clique. Plusieurs de ces individus vous ont reconnu ; c'est fâcheux ; mais je compte que vous ne vous rencontrerez plus avec eux et que vous ne remettrez jamais les pieds ici. J'espère aussi que la défavorable opinion que ma présence dans cette caverne a pu vous faire concevoir, s'effacera rapidement sous de meilleures impressions.

Sur ces mots Bouguignon prit le bras d'Imbert, pour le reconduire.

—Nous allons nous séparer, lui dit-il. En rentrant au Châtelet, vous vous imposerez l'oubli de tout ce que vous avez vu dans cette affreuse caverne.

—N'en doutez point ! fit Imbert avec vivacité. Les secrets de ce lieu ne m'appartiennent pas.

—Si vous en soufflez mot, vous êtes perdu, soyez en convaincu.

—Vous me faites injure.

—Quant à ces gens qui sont là, ce que je protège leur est sacré. Et s'ils trahissaient le secret de votre passage parmi eux, ils payeraient cette indiscretion de leur vie. Ils le savent déjà.

—Je n'ai plus rien à craindre ; répondit le jeune secrétaire ; pour sauver Emmeline de Fulda, je suis décidé à tout.

—Cela se doit toujours avec la ferme résolution de ne pas se laisser tuer. C'est ainsi que je comprends un héros. Mais venez, monsieur, je vous accompagne jusqu'au faubourg.

Et nos deux personnages, maintenant amis, bras dessus, bras dessous, sortirent de la caverne et bientôt de l'«*berg*» du «*Pistolet*».

V

A L'HOTEL DE FULDA

L'hôtel de Fulda était situé dans le faubourg Saint Honoré.

On connaît ces demeures opulentes qu'un mur élevé, flanqué à l'intérieur de la loge d'un suisse, puis une belle cour sablée séparent de la rue. Nous ne vous fatiguerons d'aucune description inutile, nous ferons seulement observer que sous la Régence, en 1718, le faubourg Saint-Honoré, habité par des gens très riches, était beaucoup moins peuplé que de nos jours. Les grands

hôtels y jouissaient de jardins étendus, et, comme celui dont il s'agit, étaient souvent isolés par de vastes espaces inhabités.

Au moment où nous pénétrons à l'hôtel de Fulda, le comte est absent, il n'est que onze heures du matin et il n'est pas encore de retour de sa promenade matinale.

Depuis que sa nièce est morte, — il la croit morte, — il fuit la maison. Par principe d'ailleurs, il a toujours autant que possible évité les impressions désagréables. C'est un épicurien de mœurs, un roué, comme on disait de son temps, et, bien qu'il n'ait jamais éprouvé la moindre affection pour sa nièce, il lui déplaît de dormir sous le même toit que son cadavre.

Sans superstition cependant et sans remords, il préfère être ailleurs que près de cette morte dont la vue éveillerait forcément chez lui des idées pénibles, le ferait songer à son âge, — cinquante ans, — à sa santé ruinée, au cimetière enlieu.

Singulier homme, lorsque vous connaîtrez toute sa lâcheté, vous vous demanderez où il a pu puiser l'énergie nécessaire à l'accomplissement ou à la tentative d'un crime.

Nous vous le dirons plus tard. Pour l'instant nous supposons que vous partagez dans une certaine mesure la profonde inquiétude d'Imbert et que vous vous intéresserez moins à la conscience du comte de Fulda qu'au sort de la jeune Emmeline.

Elle semblait alors une bien belle morte. Étendue sur son lit, le buste et la tête relevés sur de grands oreillers bordés de dentelles, les bras nus et croisés sur sa poitrine, dont les beautés virginales se moulaient sous la batiste, elle dormait d'un mystérieux sommeil.

On avait essayé de desserrer ses doigts pour y placer un cruxifix, mais la rigidité cadavérique dont la catalepsie frappe tous les membres ne l'avait pas permis.

Ses beaux bras nus avaient la blancheur du marbre, sa froideur et sa rigidité. Un sourire était resté, l'aile prise et glaquée, au bord de ses lèvres entr'ouvertes, et ses lèvres avaient gardé leur fraîcheur rose.

Reverrait-on jamais ses beaux yeux bleus ? Avait-elle dans son sommeil le sentiment de la force magnétique qui la retenait immobile et muette ? Il est probable. Dans cet état étrange, on ou ne voit pas, mais on a conscience de la vie et l'on entend tout ce qui se passe et se dit auprès de soi.

Ainsi il en arriva plus tard à l'auteur de «*Manon Lescaut*», l'abbé Prévost. Tombé en catalepsie dans la forêt de Chantilly, il fut rapporté par des paysans, au château dont il était l'hôte ; puis entendit ses amis déplorer sa mort et finalement ne se réveilla que pour mourir sous les scalpels des docteurs chargés de faire son autopsie.

Près de la jeune fille, au pied du lit, assise sur une chaise basse, veillait et priait sa plus ancienne et sa plus fidèle amie. Dame Marthe, paysanne lorraine, avait été la nourrice d'Emmeline, et l'avait élevée. Elle aimait comme sa propre fille celle qu'elle appelait l'enfant de ses mamelles. Et d'ailleurs tout avait concouru à rendre l'orpheline intéressante pour un cœur simple et bon comme celui de Marthe. Le malheur avait frappé à coups redoublés la petite encore au berceau, et sa vie avait été sans cesse menacée. Son père et sa mère lui avaient été enlevés presque au même temps. Des chevaux emportés les avaient précipités dans un ravin. M. de Fulda avait été tué sur le coup ; sa femme avait succombé peu de temps après.

Se voyant mourir, elle avait appelé la nourrice de son enfant et lui avait dit :

—Je n'ai de proche parent que mon beau-frère, mais je n'ai aucune confiance en lui. Je n'ai point d'amis ; c'est à toi, Mar-

the, que je confie mon enfant ; tu l'aimeras, j'en suis convaincue. Quand elle aura quinze ans, afin qu'elle reçoive l'éducation qui convient à sa naissance, tu la conduiras à Paris chez sa marraine, madame de Saint-Remy. Mais toi seule, Marthe, prendras soin de son enfance. Tu lui apprendras ce que tu sais, à lire, à écrire et dans toutes ses prières tu lui feras répéter le nom de sa mère afin que celle-ci, au ciel, entende chaque jour la voix de son enfant.

Quelques années plus tard la fille de madame de Saint Remy devint abb esse du couvent de Chaillot, et la jeune de Fulda qui y était entrée en pension fut par elle rendue à son oncle. La gouvernante eut beau crier ; on la traita de vieille radoteuse. Elle comprit enfin que, pour écarter d'Emmeline le danger qu'elle redoutait, ce qu'elle avait de plus sage à faire était de veiller sur elle en silence et sans avoir l'air de se douter de rien.

La santé d'Emmeline s'étant altérée, elle ne la quitta plus ni de jour ni de nuit. Sa tendresse s'accrut avec ses alarmes. L'apprention du médecin Ratiboule confirma enfin ses soupçons, et lorsque celui-ci, qui était parvenu à l'écarter pour un instant, lui dit à son retour : " Votre maîtresse, mademoiselle de Fulda, est morte," elle s'écria :

— Ah ! vous l'avez tuée !

Elle crut à un empoisonnement et le dénonça aussitôt. Ordre fut donné d'arrêter le médecin et de surseoir aux funérailles qui devaient avoir lieu le lendemain, mais la pauvre femme n'avait pas prévu toutes les conséquences d'une instruction criminelle.

Tandis qu'elle se félicitait du sursis qui lui permettait de garder près d'elle, pendant quelques heures de plus, le corps de sa bien-aimée, ce corps si beau si pur, que le doigt de la mort n'avait osé flétrir, ce visage glacé, inanimé, mais toujours charmant, que de moment en moment elle effleurait de ses lèvres... pendant ce temps les quatre chirurgiens nommés par d'Argenson se dirigeaient vers l'hôtel de Fulda.

On frappa à la porte de la chambre mortuaire. Elle essuya ses yeux et alla ouvrir. C'étaient eux.

— Madame, dit le docteur Hamel, mes confrères et moi, munis d'une autorisation de M. le lieutenant de police, nous venons prendre possession du corps, afin de procéder sans délai à l'autopsie.

— Grand Dieu ! s'écria la vieille femme, que dites-vous là ! Ouvrir le corps de ma petite ! Oh ! vous n'en ferez rien, mes bons messieurs... et c'est bien inutile. L'enfant n'ayant pas été malade, de quoi srait-elle morte si on ne l'avait pas empoisonnée ? Prenez plutôt toutes les fioles de remèdes qui sont là, cherchez-y le poison, mais dans son corps, messieurs, avec vos couteaux ? Oh ! non, non, jamais ! vous ne le ferez point, je ne le veux pas, moi.

— Que vous y consentiez ou non, vous n'arrêterez pas le cours de la justice, madame. A partir de cette heure le corps nous appartient.

— Non, vous dis-je, non, je vais réclamer à M. d'Argenson, au régent, au petit roi. Vous n'y toucherez pas.

Et, se jetant devant le lit, pour en interdire l'approche :

— Il n'est pas à vous ce corps ; il est à moi ; c'est ma fille !

Les quatre docteurs s'entre-regardèrent avec étonnement.

— Voyons, madame, éloignez-vous, reprit l'un d'eux.

— Non, cria Marthe avec énergie, moi vivante, on ne portera pas la main sur elle.

— Ma chère dame, on vient ; évitez toute violence. Voici, je crois, M. le comte.

Une voiture venait de s'arrêter dans la cour et un bruit tumultueux de pas et de voix se faisait entendre.

— Ah ! c'est le comte ! fit Marthe. Il n'est donc pas à la Bastille ?... Mais non, messieurs, ce n'est pas lui.

Et en effet la porte, en s'ouvrant brusquement toute grande, livra passage à des inconnus. Le premier, un gentilhomme de bonne mine, — après un salut muet, — s'efforça pour faire place à quatre valets de haute taille, d'une livrée magnifique, et dit :

— Messieurs, au nom de M. le lieutenant général de police que je représente ici, je vais procéder à l'enlèvement du corps de mademoiselle Emmeline de Fulda.

— Comment, monsieur ! fit un médecin.

— Quo dites-vous ! s'écria un autre.

— Mais avez-vous là l'ordonnance ? exclama un troisième.

L'inconnu se tournant alors vers ses domestiques :

— Exécutez mes ordres.

— Monsieur ! réclama Marthe à son tour en s'élançant vers l'étranger ; mais celui-ci, l'accueillant dans ses bras, lui disait à l'oreille :

— Laissez-nous, nous la sauvons !

Et malgré les cris des docteurs, indignés, furieux, les valets prenaient dans leurs bras robustes la jeune fille.

Au bruit, des gens de l'hôtel accoururent des quatre coins de l'appartement, et de tous côtés l'inconnu et ses valets remontèrent des visages rébarbatifs et des bras menaçants.

Alors, tirant de sa poche un pistolet :

— Dehors, canaille ! cria-t-il. Place ! place ! " au nom de Cartouche !... "

Deux coups de feu tirés au hasard emplirent la chambre de fumée. Les docteurs se ployèrent en deux pour éviter les balles, et les valets passant par-dessus eux s'enfuirent en criant : Au meurtre ! à l'assassin !

Le nom de Cartouche avait produit sur eux son effet ordinaire et le Bourguignon put sans obstacle regagner l'équipage qui l'attendait dans la cour et y faire déposer mademoiselle de Fulda. La voiture attelée de deux excellents chevaux était une berline de voyage. Elle pouvait à l'intérieur contenir six personnes, deux valets derrière et sur le devant un domestique et le cocher.

Pour Bourguignon Cartouche, c'était une forteresse ambulante avec sa petite garnison.

La voiture put sortir aussi librement qu'elle était entrée ; il est vrai qu'il n'y eut point de temps de perdu et que le quartier, — ainsi que nous l'avons expliqué, — était peu peuplé.

Elle gagna les quais, passa le Pont-Royal, traversa le faubourg Saint Germain et gagna la route de Sèvres.

L'endroit était désert. Cartouche fit arrêter. Il ne voulait pas emmener tant de monde dans la retraite qu'il avait choisie pour la belle endormie. Il eût voulu plutôt en posséder seul le secret. Il fit descendre la livrée, le cocher excepté, et la congédia, puis continua son voyage.

Il avait dans le cocher autant de confiance qu'un bandit peut en avoir dans un individu de son espèce. Cet homme se nommait Balagny ; il était son lieutenant et avait fait avec lui de nombreuses campagnes. C'était lui qui présidait la veille au partage du butin dans la caverne du " Pistolet."

Après avoir roulé pendant vingt minutes environ, la berline s'arrêta devant une porte de jardin, percée dans une clôture élevée et surmontée de broussailles de fer. Cartouche descendit, s'assura du regard qu'il n'y avait personne dans le voisinage, puis ouvrit la porte du jardin.

Il revint ensuite à la voiture et avec une adresse et une force peu communes prit la jeune fille couchée sur les coussins et l'emporta.

Balaguy ne bougea point de son siège.

Au bout du jardin, derrière un rideau d'arbres grands et touffus, s'élevait un élégant pavillon.

Aux abois d'un chien de garde, un domestique sortit de la maison et s'empressa au-devant de son maître.

— Oh ! mou bon monsieur Bourguignon, s'écriait-il, voilà donc cette pauvre demoiselle.

— Oui, mon brave Michel, c'est elle, telle que je vous l'ai dépeint ce matin. Mais ouvrez devant moi et prévenez votre femme.

— Tout est prêt, monsieur Bourguignon, tout est prêt.

(A CONTINUER.)

UN BRAVE GARÇON

Dans un modeste logis du faubourg Saint Antoine vivait dans l'aisance due au travail du mari, oisieur de son état, un ménage composé de trois enfants, dont le dernier était encore au sein.

Malheureusement, oubliant tous ses devoirs, le chef de famille disparut un beau matin, laissant tout ce petit monde sans pain.

Pourvoir aux besoins de quatre personnes et nourrir trois petits enfants était chose assez difficile pour une femme lâchement abandonnée.

Une dame d'un grand cœur, Mme veuve Anjubaud, se chargea de payer la pension du petit Georges. La mère trouva un asile avec les autres enfants à Pantin.

Restait la question du loyer. Le propriétaire donna congé, mais il laissa partir ses locataires sans rien retenir du mobilier, pour le terme impayé. "C'est égal, disait en pleurant la pauvre mère fonceusement honnête, quelle honte ! partir comme des voleurs !

— Ne pleure pas, mère, nous paierons cette dette, sois tranquille," dit Georges. Et sans faire part de son projet à personne, Georges va, dès le lendemain, sonner bravement à la porte du propriétaire.

"Monsieur, lui dit-il, nous vous devons 70 francs, nous sommes pauvres, mais nous ne voulons pas vous faire du tort. Je viens prendre des arrangements avec vous.

— Des arrangements avec un enfant de ton âge, y penses-tu, répondit le propriétaire en riant. Voyons un peu tes propositions ?

— Eh bien ! monsieur, accordez-moi un an de délai et acceptez les petits à compte que je vous apporterai.

— Mais, tu es à l'école et tu n'as pas d'état, où prendras-tu l'argent ?

— J'en gagnerai, c'est mon affaire."

Le traité fut conclu ainsi que Georges le désirait.

Et aussitôt il se rend chez le curé de la paroisse. Doué d'une jolie voix, il obtient d'être admis comme enfant de chœur aux appointements de sept francs par mois. Il demande à quelques personnes de faire leurs commissions, à ses moments de liberté ; on lui paie ses omnibus : lui, met l'argent de côté et fait les courses à pied. Fidèle à sa parole, Georges a payé en sept mois le propriétaire.

VARIÉTÉS

Entre deux farceurs :

— Toi qui es si fort en "fumistério," dis moi donc quel est le poêle qui revient le plus cher.

— Je donne ma langue au chat.

— Eh bien, c'est celui qu'on a dans le creux de la main !

A Londres, la police a trouvé de la dynamite chez un cuisinier. La foule nombreuse qui stationne devant la demeure de l'émulo de Vatel commente vivement cette découverte.

— Que diable voulait-il faire avec sa dynamite ? demanda un John Bull.

— Parbleu ! c'est pas malin, fait un Gavroche du côté, c'était pour faire "sauter" ses pommes de terre !..

Explosion de rires.

Entre un Gascon et un Marseillais, sur la plage :

— Êtes-vous bon nageur, mon bon ?

— Certain, miledious ! Ainsi, je nage si vite que, du contre-coup, la mer me repousse toujours sur la plage.

— Ça vient de ce que vous ne nagez probablement pas assez vite pour vaincre la résistance des eaux. Moi, je les fonds si promptement à la nage, que j'ai pu suivre un jour un vaisseau qui faisait quarante nœuds à l'heure.

— Quarante nœuds ? Mazette !

— J'ai dit quarante ? C'était plus... à preuve, c'est qu'un requin qui me suivait, disait, tout essouffé : — Capé dé diou ! comme il nage bien, ce monsieur-là.

NOS PRIMES

Jusqu'à nouvel ordre, tout abonné d'une année et plus, recevra le commencement du ROI DES VOLEURS et la collection des ouvrages ci-dessous.

À toute personne qui nous enverra \$1.00 nous donnerons la collection de notre journal contenant les feuillets complets ci-après nommés : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique* ou *Le Nihilisme en Russie* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, plus le journal pendant un an.—La collection de ces trois romans embrasse plus d'une année et demi de notre journal.

À toute personne qui nous enverra \$2.00 nous donnerons la collection contenant *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *La Fille de Marquise*, *Les Drames de l'Argent* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, et le journal pendant deux ans.—Ces cinq feuillets comprennent près de trois ans de notre journal.

À toute personne qui nous enverra \$3.00 nous fournirons la collection complète de notre journal du 1er janvier 1881 au 1er juillet 1881, soit trois ans et demi, et notre journal pendant trois autres années. Cette collection renferme dix feuillets complets, ce sont : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *Un Échappé de la Bastille* ou *Exili l'Empoisonneur*, *Une Vengeance de Peau Rouge*, *La Grande Huite*, *La Demoiselle du Cinquième*, *Le Testament Samblant*, *Les Drames de l'Argent*, *La Fille de Marquise* et *Les Meurtriers de l'Héritière*.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés recevra en prime toute la collection de trois ans et demi.

Nos abonnés actuels peuvent profiter de ces avantages. Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnement avant que le prix de la souscription soit payé.

Les conditions d'abonnement sont :— Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année pour la livraison à domicile.

Aux agents, 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Boîte 1986. MORNEAU & CIE, Éditeurs, 475 rue Craig, Montréal.